

John NASSICHUK

ÉLOGE ET DÉLIBÉRATION DANS UNE SILVE DE GIOVANNI FLAMINIO ADRESSÉE À LÉON X

Le premier livre des *Silves* de Giovanni Flaminio (1464-1536), publiées en 1515¹, contient trois longues pièces de circonstance adressées successivement à Léon X après son avènement au Saint-Siège, à Jules II lors d'un séjour pontifical à Imola, au jeune Giovanni di Medici, le futur Léon X, récemment nommé cardinal. Dans la première de ces trois silves importantes, Flaminio invite le nouvel occupant du trône de Saint-Pierre à contempler l'état actuel de la chrétienté. Redéployant une matière lexicale puisée, pour la plupart, dans les livres IV à VI de l'*Histoire naturelle* de Pline et les chants IX et XV des *Métamorphoses* d'Ovide, Flaminio dresse une énumération de lieux géographiques dans laquelle il nomme les anciens territoires de l'église byzantine tombés sous la dominance de l'Infidèle. L'énumération privilégie les territoires de l'Asie mineure, de la grande Grèce, du Péloponnèse, comme pour souligner le lien direct entre ces endroits, célèbres depuis l'Antiquité, et leurs descendants culturels en Europe. Ce parallèle est suggestif dans la mesure où il laisse entendre que la même violence qui aurait réduit les villes et les territoires de la Byzance, s'apprête désormais à descendre sur l'Italie chrétienne. C'est pourquoi il convient de suivre attentivement les progrès des forces musulmanes, ne pas négliger ces événements lointains, les traquer avec méfiance, comme si la même chose pouvait bien arriver, non pas dans l'Épire, sur les rives de l'Héllespont, devant les murs de Constantinople, mais en Campanie, sur les rives du Pô, de l'Eridan, ou du Tibre, devant les murs de Rome. Il ne suffit pas, s'exclame le poète, de se montrer vigilant, il faut aussi agir, réunir les diverses parties de la chrétienté afin de réclamer un jour les territoires perdus.

Cette dernière exhortation constitue un véritable *topos* de la rhétorique sacrée à la cour papale, selon les textes qui remontent à la deuxième moitié du *Quattrocento*. J. O'Malley a réservé à ce sujet plusieurs pages illuminantes de son ouvrage sur la rhétorique démonstrative à Rome². Le père O'Malley a montré notamment que ce lieu commun apparaît avec une certaine régularité au moment de la péroraison dans les discours prononcés *coram papa*.³ Aussi la place qui lui revient dans l'éloquence pratiquée à la Sainte Chapelle demeure-t-elle, en principe, strictement délimitée. Or, les discours prononcés devant le pape, contrôlés avec vigilance par le maître du Palais, ne sont jamais de caractère politique ou séculier. Ils ne contiennent pas, non plus, de matière à controverse théologique, car la Sainte Chapelle n'est pas le lieu réservé aux débats des écoles et des ordres divers. Ces discours appartiennent de façon exclusive au registre de l'éloquence épideictique sacrée, dans laquelle l'orateur déploie ses forces à la louange de Dieu et au blâme du Malin. Tout l'art des sermons prononcés devant le pape réside dans la virtuosité de l'expression et dans la beauté de l'éloge.

Une fois sorti de l'oratoire pontifical, ce modèle rhétorique est susceptible de divers changements significatifs, qui reflètent à la fois le contexte illocutoire et le contexte politique du discours prononcé. La silve de Giovanni Flaminio n'est pas un discours

¹ *Joannis Antonii Flaminii silvarum libri II, ejusdem Epigrammatum libri III*, Bologne, 1515. Exemplaire BNF non paginé.

² J. O'Malley, *Praise and Blame in Renaissance Rome. Rhetoric, Doctrine and Reform in the Sacred Orators of the Papal Court, c. 1450-1521*, Durham, North Carolina, Duke U.P., 1979.

³ J. O'Malley, *Praise and Blame*, p. 60-61.

prononcé oralement, destiné à l'auditoire sélectif de la Sainte Chapelle. Adressé au pape à l'occasion de son avènement⁴, elle relève d'une rhétorique de circonstance dans laquelle l'auteur cherche à séduire son lecteur en étalant devant lui de copieuses et savantes ressources lexicales. Sans emprunter les voies traditionnelles de l'éloge de la personne et de la famille du destinataire, elle constitue néanmoins une louange du nouveau pape dans la mesure où elle souligne la gravité de sa tâche et le caractère absolu de son pouvoir. Au moment de la péroraison, le poète exhorte Léon X à réunir les princes chrétiens par le moyen de la diplomatie, puis de défendre la foi par des interventions militaires. Ces paroles véhémentes constituent le point culminant de la longue démonstration géographique qui les précède. Il ne s'agit pas, pour Flaminio, de reproduire mécaniquement quelque poncif de conclusion épидictique. Le poète cherche plutôt à fonder sa péroraison sur l'évidence qu'il vient de présenter longuement, afin de mieux émouvoir son destinataire et pour l'inciter à agir dans le domaine séculier. Dans la mesure où elle poursuit cette visée urgente, son éloquence franchit les limites du *genus demonstrativum* pour répondre aux exigences du *genus deliberativum*.

ANTE OCULOS

Au début de la silve, Flaminio invite le nouveau pape à contempler, depuis les hauteurs du siège pontifical, le désarroi actuel de la chrétienté de l'Orient. Avec une régularité inquiétante, les villes et les régions de la Byzance chrétienne succombent aux incursions violentes de l'Infidèle. Afin de souligner l'urgence de la situation, Flaminio déploie une rhétorique proprement démonstrative, cherchant à mettre sous les yeux de Léon X un portrait détaillé de l'actualité qu'il déplore. L'ennemi, déclare-t-il, attaque les innocents et se renforce dans sa vigueur, au grand détriment des peuples chrétiens auxquels il inflige des tribulations toujours plus grandes :

*Cernis ut insultet septem diffusa trione,
Et ruat in populos barbara turba tuos ;
Ut magis inque dies aliquid tibi detrahat hostis
Impius et vires augeat ipse suas.*⁵

Afin d'illustrer l'effet ravageur de cette force belliqueuse qui menace désormais l'Europe, Flaminio propose deux similitudes. La « peste barbare », explique-t-il, ressemble au feu qui brûle un champ, et au poison qui se répand à travers tous les membres d'un corps infecté. Que l'état actuel des royaumes de la Chrétienté suscite de telles comparaisons laisse induire, en effet, la gravité de la situation :

*Iam tenet imperium terrarum, atque aequoris idem
Paulatim nostrae dum minuuntur opes.
Serpit enim pestis, veluti cum frugibus ignis
Incidit ac sensim fertilis ardet ager.
Atque ut mortiferum si quando infecta venenum
Corpora traxerunt : spargitur atra lues.*⁶

⁴ Voir sur les événements qui entourent cette occasion solennelle, E. Rodocanachi, *Le pontificat de Léon X, 1513-1521*, Paris, Librairie Hachette, 1931, p. 26-47.

⁵ G. Flaminio, *Silvarum libri II* : « Tu vois bien comment la foule barbare, sous la constellation de l'Ourse, / Offense tes peuples et se précipite à leur rencontre, / Comment chaque jour l'ennemi impie t'enlève quelque bien / Et fait accroître ses propres forces. »

⁶ G. Flaminio, *Silvarum libri II* : « Déjà il tient l'empire de la terre et de l'océan aussi, / Alors que nos moyens diminuent peu à peu, / Car la peste s'insinue chez nous. De même que le feu s'abat sur / Les moissons et le

Ces deux images fortes traduisent le sentiment d'urgence avec lequel Flaminio cherche à diriger l'attention du pape sur le fléau qui frappe les territoires chrétiens. Ils suggèrent également que le poète adhère à des présupposés rhétoriques qu'il partage, à la même époque, avec les rhéteurs de la Sainte Chapelle. Lorsqu'il évoque l'ennemi musulman, il s'inquiète du mouvement agressif qui l'amène à infiltrer les domaines traditionnels du christianisme. « Regarde ses avances redoutables, s'écrie-t-il : regarde combien, / Noble père, ce poison a enlevé à tes domaines »⁷. La gémation de l'impératif – « *aspice...aspice* » -- souligne l'inquiétude du poète qui implore le Saint-Siège d'écouter, de regarder et d'agir.

Il est aisé de constater, dans les premiers vers de la silve, le statut essentiel accordé au motif de la vue. La laideur et la violence des images évoquées par similitude, l'admonition répétée de bien regarder, de bien faire attention, révèlent sans ambiguïté le procédé oratoire dont le principe sous-tend l'invention de ce poème adressé à Léon X. Afin de justifier la longueur de ses propos et les souvenirs pénibles qu'ils évoquent, Flaminio explique le procédé de l'*enargeia* :

*Quae quanquam tibi sint notissima, nec sine multis
Conari lachrymis haec ego damna queam ;
Attamen ante oculos statuam tibi, quo magis ipse
Propositis demum tot moveare malis.*⁸

Il se peut en effet que cette remarque, sur la difficulté de remémorer tant d'événements douloureux, procède d'un réflexe d'orateur. Fidèle au principe de Quintilien selon lequel l'orateur qui souhaite émouvoir doit se montrer ému lui-même, l'auteur de la silve adressée au pape souligne le fait qu'il partage les émotions, et les peines, de son auditeur ou de son lecteur. Mais la réflexion sur le caractère pénible du travail mémoriel, relève aussi d'une éloquence de caractère proprement poétique. Elle évoque les paroles d'Énée qui, au début de son récit de la chute de Troie, semble voir de nouveau les extrémités de misère dont il fut naguère le témoin impuissant : « *Infandum, regina, jubes renovare dolorem...* »⁹.

Chez Virgile aussi, l'âme du héros-narrateur rechigne devant la nécessité de revivre, fût-ce seulement à travers la parole, des événements dont le souvenir est difficile à supporter : « *animus meminisse horret luctuque refugit...* ». Mais à la différence du héros virgilien, Giovanni Flaminio ne prétend pas renseigner le pape sur un état de fait qu'il ignore. Flaminio déclare au contraire que son but n'est pas d'informer Léon X, mais bien de l'émouvoir. Soixante et un ans après la chute de Constantinople, à une époque où les frontières de la Chrétienté semblent peu sûres, il convient de renouveler encore une fois, grâce à l'éloquence épictétique, l'impression douloureuse de maux continuels, encore récents :

*Non procul a damno est, damni renovare dolorem
Cum mala, quae quondam praeteriere movent.
Dura magis veniunt praesentia, siqua peracto*

champ fertile brûle lentement, de même, une fois que les corps infectés ont imbibé le poison / mortifère, la maladie lugubre se répand ».

⁷ G. Flaminio, *Silvarum libri II* : « *Aspice successus metuendos, aspice quantum / Magne pater regnis abstulit ille tuis* ».

⁸ G. Flaminio, *Silvarum libri II* : « Quoi que ces malheurs te soient très connus, et bien que ce ne soit pas / Sans maintes larmes que je m'efforce de les évoquer, / Aussi, néanmoins, les mettrai-je devant tes yeux, pour que tu sois, toi-même, / D'autant plus ému par la représentation de tant de maux ».

⁹ *Énéide*, II, 3.

*Tempore sors animis ante dolenda subit.*¹⁰

L'effet émotionnel que Flaminio souhaite induire chez son lecteur papal correspond en partie à la mission assignée par Quintilien à l'éloquence démonstrative dans un contexte judiciaire. Il s'agit bien de la technique de l'*enargeia*, « que Cicéron appelle *inlustratio* et *evidentia*, qui nous semble non pas tant raconter que montrer, et nos sentiments ne suivront pas moins que si nous assistions aux événements eux-mêmes »¹¹. » Dans le même temps, toutefois, l'objectif de son travail de persuasion n'est pas uniquement de provoquer une réaction, voire un jugement, suivant le principe fondamental de l'éloquence judiciaire. Son argumentation est de caractère plutôt délibératif, car elle vise à encourager un engagement fervent du Saint-Siège dans le domaine politique.

La première étape de cette argumentation consiste à transmettre au pape, à lui « mettre devant les yeux », l'image la plus complète possible de la situation actuelle. C'est pourquoi le discours général de cette silve n'est pas limité aux poncifs de l'éloge et du blâme. La narration des faits que Léon X connaît déjà, et que le poète tient à lui rappeler, doit, en l'informant sur la politique actuelle, lui tenir lieu de conseil politique. Flaminio cherche à lui suggérer l'attitude que Rome devrait adopter à l'égard de la protection de son royaume spirituel, car celui-ci disparaît avec le rétrécissement du domaine séculier des principats chrétiens. Une fois que le pape aura vu le spectacle que le poète prépare à son intention, il en jugera aisément ; mais surtout, il sera persuadé de la nécessité d'intervenir. La poétique de l'évidence, telle qu'elle est annoncée par Flaminio, ne remplit pas uniquement les exigences de la description informative. Elle vise aussi à déstabiliser son auditeur afin de le pousser à l'action.

C'est bien dans cet effort de persuasion que le poète développe le motif de la vue. Or, l'objet de ce motif se transforme subitement dans la dernière partie du poème. Dans les derniers vers, en effet, qui correspondent à l'« exorde » de son discours, l'auteur envisage un nouveau tableau, situé cette fois dans l'avenir. Flaminio évoque le désarroi qui règnera dans les villes et territoires de Rome si Léon X ne répond pas à son appel urgent. Il demande au pape d'imaginer le chaos et la terreur de la chrétienté envahie par les soldats de Mahomet :

*Septa pater videas, perfractaque ovilia parvo
Tempore, et expositos longius ire greges,
Deleri populos, sanctas evertier aras
Sacraque barbarico templa furore rapi,
Sparsaque Romanas delyramenta per urbes,
Et Maumethum cuncta bibisse nefas.
Summe igitur custos, columen, spes publica, per quem
Iam decet humanum tutius esse genus,
Suscipe tutelam nostri, partemque labantis
Imperii auspiciis siste per arma tuis.*¹²

¹⁰ G. Flaminio, *Silvarum libri II* : « Renouveler la douleur de la souffrance n'est pas bien loin de la souffrance elle-même, / Puisque les maux que l'on a traversés naguère ont la puissance d'émouvoir. / Les troubles actuels paraissent plus menaçants si après quelque temps / On revoit dans l'esprit l'issue d'événements déplorables, déjà survenus ».

¹¹ Quintilien, *Institution oratoire*, VI, ii, 32 : « *Insequetur evāγγελα, quae a Cicerone inlustratio et evidentia nominatur, quae non tam dicere videtur quam ostendere, et adfectus non aliter quam si rebus ipsis intersimus sequentur* ».

¹² G. Flaminio, *Silvarum libri II* : « Imagine, père, les clôtures et les étables rompues / en peu de temps, et les troupeaux, mis dehors, qui s'éloignent. / Imagine des peuples anéantis, les saints autels renversés, / les temples sacrés saisis par la fureur barbare, / des divagations hystériques répandues à travers les villes romaines, / et que le sacrilège de Mahomet aura tout engouffré. / Ainsi donc, ô protecteur suprême, pilier de

Ainsi, le poète conclut sa longue silve avec en implorant Léon X d'intervenir dans le cours des affaires séculières. Il est bien évidemment difficile de confondre ce genre de propos avec une éloquence purement descriptive. Evoquant la menace perpétuelle de la violence barbare, Flaminio invite le nouveau pape à se distinguer par un geste rapide et fort. Il suggère, en appui de cette demande insistante, que la destruction des remparts défenseurs de la chrétienté amènera une crise spirituelle au sein des troupeaux fidèles, véritable bouleversement qui risque même de les disperser : « ...*et exostos longius ire greges* ».

Telle est donc, selon Giovanni Flaminio, la menace qui guette le monde chrétien à l'aube de la papauté de Léon X. Afin de souligner l'urgence de son appel, le poète privilégie la technique descriptive chère aux orateurs de la sainte chapelle. Il s'agit bien de la fiction rhétorique de l'*evidentia*, qui consiste à « mettre devant les yeux de l'auditoire » l'objet même de la description. L'étude de ce motif dans la silve de Flaminio révèle un développement clair. Après avoir dressé le tableau de l'état actuel de la chrétienté, l'auteur évoque à la fin du poème l'image d'un avenir catastrophique. Ce déplacement de la visée temporelle laisse transparaître aussi celle de l'intention rhétorique. Tout en traçant le portrait inquiétant des domaines traditionnels de la Chrétienté byzantine (et de la culture grecque), il nourrit une délibération urgente sur la politique du Saint-Siège à l'orée de nouveaux règnes à Rome, à Paris et dans l'empire catholique des Habsbourg.

LA GÉOGRAPHIE

La force persuasive du discours de Flaminio réside dans l'énumération des territoires qui appartiennent désormais aux « barbares » musulmans. La longueur accablante de cette liste constitue, à elle seule, une sorte de poids argumentatif. Il s'agit d'impressionner Léon X, le placer devant le spectacle du rétrécissement continu du royaume chrétien. Afin de souligner le caractère pratique et réel de cet enjeu, le poète accorde un privilège tout particulier aux noms de lieux géographiques. La liste de noms doit exercer un effet cumulatif, chaque nouvelle mention aggravant le poids de la crise.

Toujours soucieux de maintenir une tonalité humble et modeste face au nouveau pontife, Flaminio ne prétend pas dérouler devant son auditeur quelque instruction solennelle. Il choisit au contraire la fiction d'une entente collaborative qui le lierait au pape dans l'entreprise de la lutte chrétienne. C'est donc en tant que conseiller qu'il invite Léon X à énumérer lui-même les peuples qui, chrétiens autrefois, subissent désormais le joug de la servitude :

*Quid memorem strages, Asiae dum regna minoris
Ambit et Europae gentibus arma parat?
Enumera populos quos carptim nostra referre
Musa cupit ducibus regnaque adempta tuis ;
Terrarum invenies magnam pater optime partem
Barbaricos ritus servitiumque pati.¹³*

La liste de territoires conquis ne servira pas de « monument » littéraire, car il ne s'agit pas d'une poétique d'éloge. Elle témoigne plutôt de l'érosion progressive qui menace les terres de l'Europe chrétienne et même de l'Italie. A ce fléau terrifiant, Flaminio assigne une

l'Eglise, espoir du peuple, par lequel / le genre humain devrait être mis à l'abri dorénavant, / assume notre défense, et place sous tes auspices / la cause de l'Empire chancelant ».

¹³ G. Flaminio, *Silvarum libri II* : « Si tu énumères toi-même les peuples que notre muse souhaite / alléguer séparément, et les royaumes enlevés à tes princes, tu trouveras, ô père excellent, que la plupart des territoires / subissent les rites barbares et la servitude ».

genèse historique dont il expose les détails, situant dans les régions septentrionales l'origine primitive des « Turcs » :

*Principio gens haec, quam turcos dicimus, et quae
Tot seclis italis perdere tentat opes,
Finibus e gelidis scythiae, qua vergit ad ortus,
Venit, et assyriam bellica pressit humum.
Mox bello ingentes orientis subdidit urbes,
Subdidit imposito plurima regna jugo.*¹⁴

Le poète souligne sans cesse le contraste frappant entre la splendeur antique, et l'humiliation actuelle, des lieux qui apparaissent dans sa liste. Les forces musulmanes ont ravagé l'Asie mineure. Leur violence a défiguré le visage même de la Byzance chrétienne. Afin de souligner ce point, et de renforcer l'accusation, il affecte d'interroger avec insistance son destinataire :

*Quis premit imperio Lycios, et Apollinis urbem ?
Quis cilicum, et ponti tot modo regna tenet ?
Cappadocum Turcus tot claras possidet urbes,
Pamphiliae populos paphlagonasque truces.
Regia hydorum violento Marte subacta est,
In regnis Asiae, quae caput ante fuit.*¹⁵

L'accroissement perpétuel de cette force conquérante met en péril la dignité impériale de l'Eglise. Depuis plusieurs décennies en effet, la chrétienté assiste au rétrécissement continu de l'étendue de son royaume. C'est donc le moment de faire appel à l'autorité spirituelle qui réunit encore les divers partis du monde chrétien. De façon suggestive, Flaminio insiste sur la grandeur royale de ces phares du monde oriental en qui l'histoire reconnaîtra désormais les victimes des soldats de Mahomet.

L'énumération donnée par Flaminio montre de manière efficace, par la longueur impressionnante de la liste, l'énergie rapace de l'ennemi. Mais ce dénombrement dessine dans le même temps une véritable défaite symbolique de l'ancienne culture d'origine grecque. Suivant de près les remarques de Pline aux livres 5 et 6 de l'*Histoire naturelle*, Flaminio détaille les ravages barbares qui affligent l'Asie mineure, les territoires helléniques, le Péloponnèse. L'infestation qu'il décrit se rapproche aussi des origines lointaines de l'Empire occidental. En effet, elle attaque le berceau même de la civilisation romaine, le territoire du peuple de l'ancienne Troie :

*Nobilis Aeoliae tellus, et Caria dives,
Oppidaque Ioniae victa dedere manus.
Mysia cum phrygiibus, veterique in troade terra
Laomedontei regna subacta soli.*¹⁶

¹⁴ G. Flaminio, *Silvarum libri II* : « En premier lieu, ce peuple que nous appelons les Turcs et qui / essaye depuis tant de siècles d'anéantir les richesses de l'Italie, / vint des extrêmes glaciaux de la Scythie orientale et, / d'intention belliqueuse, foula la terre assyrienne. / Ensuite, il subjuguera par la guerre les immenses villes de l'Orient : / il plaça sous le joug plusieurs royaumes ».

¹⁵ G. Flaminio, *Silvarum libri II* : « Qui donc a supprimé par force les Lyciens et la ville d'Apollon ? / Qui a vaincu les Ciliciens et tient désormais un si grand nombre de royaumes maritimes ? / Le Turc possède plusieurs lieux forts célèbres des Cappadociens, / il gouverne les peuples de Pamphlie et les Paphlagoniens farouches. / La royauté des Lydiens a été subjuguée par la violence martiale, / elle qui était autrefois le chef des royaumes de l'Asie ».

De cette manière, la subjugation atteint les origines mythiques des récits fondateurs. En frappant les ancêtres chrétiens des guerriers de Troie, elle ébranle deux des piliers identitaires de la chrétienté occidentale. Mais la menace de la violence ne s'arrête pas là. Elle efface aussi les étendues mêmes de l'imagination, les routes des grands voyages mythiques. C'est ainsi que le symbolisme impérial, celui qui s'attache à la quête de la toison d'or, cède la place aux désordres de la barbarie violente. Une référence à l'héroïsme de Jason souligne la proximité des lieux dont le nom a une résonance exotique :

*Adiice mygdonii numerosas nominis urbes,
Et simul infausti colchica regna senis ;
Vellere quae quondam phryxæo Athamantius heros
In prædam minyis, Aesonidaeque dedit.
Et ne te multis, longaque ambage retardem,
Utque ea percurram, quae magis ipsa movent.¹⁷*

Sans avoir atteint encore tous les endroits sacrés du monde judéo-chrétien, cette menaçante force étrangère réduit progressivement les lieux de mémoire traditionnels de l'Antiquité gréco-latine. En effet, les incursions musulmanes arrachent ces lieux forts de la Byzance par leurs racines païennes. Les endroits les plus vénérables tombent sous le pouvoir de l'Infidèle. Troie, l'Ionie, et l'Eolie disparaissent. Même Athènes, si fière autrefois, a connu l'infestation turbulente des Barbares :

*Cepit et ingressus Pyraei claustra profundi
Palladias ullo vix prohibente domos.
Inchyta diis quondam tellus certamen Athenae
Si quaeras ubi sint, hoc quoque Marte jacent.¹⁸*

Les lieux de grandes victoires guerrières, les lieux de culte et d'anciennes divinités tutélaires, succombent, toutes, à la violence de cette puissance étrangère. Tous les monuments de l'Antiquité païenne se trouvent désormais dans la possession de ceux que Flaminio appelle tantôt les « Turcs », tantôt les « Persans ». Presque toutes les régions de la Grèce, déclare-t-il, servent un nouveau maître. L'ennemi a renversé les murs sacrés d'Argos et dompté l'Attique entière :

*Nobilis eversa est Marathon, quae millia centum
Persarum exigua fuderat ante manu.
Sustulit antiquum furor hic, et diruit Argos ;
Vertit Eleusinae moenia clara deae.
Attica tota subest, pene omnis Graecia servit ;
Quaeque jugo erepta est, pars quota nempe fuit.¹⁹*

¹⁶ G. Flaminio, *Silvarum libri II* : « La noble terre d'Eolie, et la riche Carie, / les villes d'Ionie aussi, conquises, ont capitulé. / La Mysie avec avec les Phrygiens et, dans l'ancien territoire de Troie, / soumis sont les habitants du sol de Laomedon ».

¹⁷ G. Flaminio, *Silvarum libri II* : « Ajoute encore les nombreuses villes de la Mygdonie, / de même que, en Cholcide, les places fortes du vieux roi sinistre, / ces villes que le héros d'Athamantius cherchait à dépouiller autrefois / de la toison d'or qu'il donna au fils d'Eson ».

¹⁸ G. Flaminio, *Silvarum libri II* : « Sa marche brisa aussi les défenses du Pirée profond, / alors qu'à peine quelque résistance protège les demeures de Pallas. / Autrefois, l'illustre sol d'Athènes fut disputé par les dieux. / Si tu demandes où ils sont : ils sont terrassés, victimes de cette même guerre ».

¹⁹ G. Flaminio, *Silvarum libri II* : « Noble Marathon est renversée, où des centaines de milliers / de Perses furent vaincus par une petite armée. / Cette fureur a soumis et détruit l'ancienne Argos, / elle a renversé les

La chute de tant de lieux mémoriels laisse croire que le fonds symbolique de l'Antiquité grecque, si prestigieux à l'époque des humanistes hellénisants, sera bientôt épuisé par le mouvement destructeur des bandes orientales. Relégué par la nécessité au trésor de la mémoire collective et historiographique, ce fonds symbolique n'existera désormais autre part que dans les textes. Telle semble être, pour partie, l'inquiétude qui anime l'éloquence de Flaminio en lui permettant de prodiguer une énumération aussi prodigieuse de lieux géographiques. C'est bien la même inquiétude qui transparaît dans son insistance sur le motif de l'évidence poétique. En mettant « devant les yeux » du pape l'image actuelle de la chrétienté, le poète se sert du texte pour dessiner les périls véritables qui la menacent.

Toute cette énumération de noms de lieux connus aux lecteurs d'Homère, de Virgile et de Pline, donne une impression générale de la force de l'ennemi. Ayant déjà souillé les lieux les plus importants de l'Antiquité hellénique, le fléau musulman s'apprête à ravager l'Europe elle-même. Jamais las de répéter ce cri d'alarme, Flaminio souligne le fait que les Turcs ont déjà saisi Constantinople. Il note surtout le parallèle inquiétant avec Rome, car la Ville éternelle lui paraît de plus en plus vulnérable :

*Aemula Romanis urbs moenibus, aemula regnis,
Quae rerum domitrix, arxque orientis erat ;
Erepta est nobis Bizanti regia sedes,
Mille decus populis, imperiique caput.
Hinc freta cum terris ingenti Marte subacta,
Hinc patuit populis tanta ruina tuis.²⁰*

Cette comparaison constitue le noyau d'une réflexion sur l'étendue des territoires chrétiens, et sur le caractère changeant de l'ancien royaume des deux Eglises. Le poète insiste sur le rétrécissement constant de ces territoires. Avant tout, il se montre attentif au déficit psychologique inhérente à sa tâche de prophète et de conseiller. La violence lointaine, déclare-t-il, n'est pas moins réelle que celle qui se manifeste sous nos yeux. Néanmoins, c'est toujours l'imminence de la ruine qui, en semant la terreur dans un peuple, l'incite à agir enfin lorsqu'il est déjà trop tard.²¹ Comme exemple de ce genre de terreur, Flaminio évoquera, rapidement, vers la fin du poème, le souvenir récent de l'incursion en Italie des armées de Charles VIII. Plus terrifiante encore est la possibilité d'une invasion turque, menace dont la réalisation, pour autant qu'elle demeurait lointaine, paraissait relever du mythe, de la fiction légendaire. Mais Flaminio insiste sur l'actualité pressante de cette inquiétude :

*Longius hostis erat metuendus ubique sed ultra
Hellespontiacas bella gerebat aquas.²²*

murs célèbres de Cérès, la déesse de l'Eleusinie. / L'Attique entière est soumise, presque toute la Grèce est à la servitude / même si, certes, une partie significative s'est soustraite à la domination ».

²⁰ G. Flaminio, *Silvarum libri II* : « La ville aux remparts égaux à ceux de Rome, avec des territoires également nombreux, / qui était la tête et la citadelle de l'Orient, / le siège royal de la Byzance nous a été enlevé, / la gloire de mille peuples, le chef de l'empire. / Après cette perte, la mer et la terre furent, elles aussi, conquises par la guerre implacable ; / à partir de ce moment, la grande voie de la ruine s'ouvrit large à tes fidèles ».

²¹ G. Flaminio, *Silvarum libri II* : « *Magna solent animis horrorem incendia ferre, / Sed magis exterrēt: cum propiora cadunt* », « Il est normal que de grands incendies amènent la crainte dans l'esprit des gens, / mais ils terrorisent encore plus lorsqu'ils approchent ».

²² G. Flaminio, *Silvarum libri II* : « Plus lointain, l'ennemi était à craindre partout, mais alors il menait / la guerre au-delà des eaux de l'Hellespont ».

Les princes de la chrétienté, trop occupés par des rivalités à l'intérieur même de l'Europe, se battent inutilement les uns contre les autres depuis des siècles. A l'époque de Jules II, en effet, même le Saint-Siège n'était pas au-dessus de ce genre de conflit intérieur. Et pendant tout ce temps, l'Infidèle amoncelait des conquêtes sans rencontrer la moindre résistance. C'est donc maintenant, annonce le poète, que l'Europe chrétienne paie le prix de son imprudence. Subitement, à une heure bien tardive, elle se rend compte de la proximité, toujours grandissante, de l'ennemi :

*Vix fama ausonias rerum veniebat ad aures
Gestarum, et nullis pene timendus erat.
Quis tunc aut nostris metuebat finibus ? aut quis
Barbaria Europes hac loca posse capi ?²³*

La comparaison entre Rome et Constantinople rapproche de l'état actuel de la chrétienté occidentale la chute de l'Empire byzantin, dont la réalité paraissait naguère lointaine et même exotique. Elle apporte ainsi un complément utile à la pratique de l'*enargeia*, qui consiste à dresser devant les yeux de l'auditeur une image du réel, soigneusement détaillée. Il s'agit donc, pour Flaminio de guider son destinataire vers une nouvelle conception de Rome et de sa situation politique. Cette nouvelle idée, nourrie par l'éloquence délibérative, doit le conduire enfin vers une politique de l'intervention.

Flaminio déploie la technique de l'*enargeia*, moins pour restituer l'image des événements du passé récent, que pour transmettre clairement au pape quelque aperçu réaliste sur l'étendue rétrécie de l'empire chrétien. Elle sert notamment à rendre présente, presque palpable, une réalité que l'éloignement géographique tend à cacher. L'*enargeia* sert les fins de cette poétique délibérative dans la mesure où elle permet au poète de conjurer les effets psychologiques de la distance et de l'éloignement, pour souligner le fait que la dégénérescence de la chrétienté byzantine comporte une menace réelle à la survie de l'Eglise romaine. C'est bien dans ce domaine que la longueur et le détail de la liste doivent exercer un effet cumulatif, puisque l'étendue de l'énumération se déclare commensurable aux ravages de la violence déjà subie par les peuples chrétiens.

DÉLIBÉRATION

Si la part réservée à l'éloge du nouveau pape est bien réduite dans cette première silve, c'est sans doute parce que la longue troisième pièce du même premier livre, adressée au cardinal Giovanni di Medici avant son avènement au Saint-Siège, contient une importante louange conventionnelle de la famille et de la personne du cardinal. Or, dans la première silve, l'éloquence encomiastique se manifeste de manière bien différente. Elle prend la forme d'une brève réflexion sur la signification du nom choisi par le pape : « Léon ». Selon Flaminio, ce choix constitue un véritable présage du caractère vaillant dont Léon X fera preuve dans sa lutte contre l'Infidèle. En effet, le pape se distinguera par son courage ; il saura éliminer le fléau qui menace à l'heure actuelle l'Europe chrétienne.

Cet éloge, qui prétend voir d'avance la gloire future du nouveau pontife, apparaît à la fin d'un long développement encomiastique, dont l'objet n'est pas Léon X mais la papauté en général. Cet autre éloge prend la forme d'un « catalogue des papes », dans lequel Flaminio consacre quatre-vingts vers à l'énumération et à la description des prédécesseurs de Léon. Le catalogue est de caractère plutôt sélectif, privilégiant les papes les plus récents

²³ G. Flaminio, *Silvarum libri II* : « A peine le bruit de ces exploits parvenait-il à l'oreille des / Italiens, et le Barbare n'était craint de personne. / Qui alors avait peur, dans l'enceinte de nos frontières ? Qui pensait / que des pays en Europe puissent être pris dans cette barbarie ? ».

et ceux dont l'attitude agressive à l'égard des peuples musulmans puisse servir d'exemple à celui qui contemple les désordres et les faiblesses de la chrétienté à l'heure actuelle. De manière conforme à la pratique de l'éloquence délibérative, Flaminio se sert de ces exemples pour guider les actions futures de son destinataire :

*Sunt exempla tibi majorum clara tuorum :
Quis defensa fides nostra salusque fuit :
Nec solum defensa fuit : sed et aucta secundis
Religio coeptis extulit alma caput.*²⁴

Les composantes, et les dimensions mêmes, de cette liste reflètent à la fois la ferveur de l'exhortation belliqueuse et le désir qu'a le poète de flatter son lecteur. C'est ainsi qu'il néglige toute mention de Sixte IV, un pape très favorable aux humanistes mais l'ennemi juré de la famille Médicis. Exception faite de Léon IV et de Léon IX, deux prédécesseurs connus pour la volonté guerrière qui animaient leur hostilité à la religion musulmane, chaque pontife reçoit un hommage plutôt bref, comme, à titre d'exemple, Nicolas V auquel Flaminio n'accorde qu'un seul distique, dans lequel il se contente de remarquer que le règne de ce grand pape fut bien trop court. Ce genre de maîtrise technique et rationnelle, qui réprime avec sévérité les exubérances de la volubilité encomiastique, transparait de manière frappante lorsqu'on compare la mesure de ces vers laconiques à la ferveur éloquente caractéristique de la silve adressée au cardinal Giovanni di Medici.

Tout en mobilisant d'impressionnantes ressources lexicales, surtout dans le domaine des noms géographiques, le déroulement de cette longue première silve de Flaminio dégage un ton d'intentionnalité sobre. Les premiers trois quarts du poème, consacrés à la description de la chrétienté en désarroi ainsi qu'à celle du progrès des Turcs, préparent l'exhortation à la guerre qui apparaît à la fin. L'effet cumulatif de l'énumération abondante qui la précède, donne à cette péroraison militante sa vertu persuasive. Une telle énumération vise à provoquer la prise de conscience qui permettra de concevoir une agressive politique d'intervention. Le parallèle de la chrétienté byzantine et de l'Eglise romaine induit en effet une nouvelle conception de Rome.

Lorsqu'il célèbre la gloire des prédécesseurs de Léon X, Flaminio souligne chez tous une seule qualité : la protection territoriale de la foi chrétienne. Ici, Flaminio réitère son désir d'émouvoir le pape, cette fois en évoquant les grandes figures pontificales du Moyen Age et du *Quattrocento*. Il l'invite à considérer l'exemple d'Urbain II, auteur d'une initiative fédératrice et visionnaire :

*Urbani primum moveant te sancta secundi
Concilia : et tanti grandia coepta viri.
Is cruce signatos toto concivit ab orbe
Cum populis reges innumerosque duces.*²⁵

Au tableau géographique de la chrétienté en désarroi, de sa vulnérabilité face aux mouvements agressifs des armées musulmanes, Flaminio juxtapose la louange des papes. Déployant les techniques propres à l'éloquence épideictique, il cherche, non seulement à

²⁴ G. Flaminio, *Silvarum libri II* : « Tu as devant toi les exemples insignes de tes prédécesseurs / par lesquels la Foi et notre Salut furent protégés, / et non seulement protégés, mais augmentés aussi ; oui, grâce à des initiatives salutaires, la Foi nourricière leva fièrement la tête ».

²⁵ G. Flaminio, *Silvarum libri II* : « Que t'émeuvent d'abord les saints conciles d'Urbain II / et les grandes initiatives d'un tel homme. / Il convia les Croisés de tous les coins du monde, / des rois et des chefs innombrables avec leurs peuples ».

émouvoir son destinataire, mais aussi à le déstabiliser et à provoquer une réaction effective dans le domaine public. Ces techniques descriptives et encomiastiques servent donc les fins d'une éloquence, dont la visée les dépasse largement. Voilà pourquoi l'auteur suspend tout éloge personnel ou familial, leur préférant une louange raisonnée de l'institution pontificale. Il annonce au nouveau pape que ses actions de défenseur de la foi lui attireront une louange de longue durée. La postérité lui octroiera une gloire commensurable à la grandeur de son geste d'héros chrétien. Flaminio appelle Léon X à ramener la paix au sein de l'Europe. Une fois unis les princes chrétiens, des armées croisées pourront élargir une nouvelle fois le royaume terrestre du Sauveur :

*Compescenda tibi rabies est improba ferri,
Pacis et est populis iniiciendus amor.
Quod si perficias, nil sit quod dicere maius
Mortales possint, utiliusque nihil.
Non ventura minor coeptis tam grandibus ista est
Laus tibi nec fama est ista futura minor ;
Sic poteris cunctas orbis tibi subdere gentes,
Subdere terrarum quicquid ubique jacet.²⁶*

En supprimant désormais l'éloge de la famille et de la personne du nouveau pontife, si généreusement développé naguère dans la silve adressée au cardinal Giovanni di Medici, Flaminio franchit les limites rhétoriques du genre démonstratif. Son éloquence vise à provoquer une réaction positive, dans l'intérêt des peuples qui demeurent encore fidèles à la foi chrétienne. Il s'agit donc d'un discours à caractère délibératif, à travers lequel l'auteur cherche à orienter la politique et les actions futures du Saint-Siège.

Dans les vers conclusifs de la silve, Flaminio répète la même exhortation véhémement. Le ton péremptoire de ces vers souligne l'urgence de la demande que le poète adresse au pape. Il ne s'agit plus, dans ce poème, du genre de péroraison qui ponctuait les discours prononcés à Rome, devant la société cloisonnée de la Sainte Chapelle. C'est bien la voix collective des peuples chrétiens, assumée par le poète à la fin de la silve, qui appelle et implore Léon X :

*Rumpe moras omnis, magnoque invade superbos,
Atque truces animo frange, domaue Getas.
Hoc Italiae gentes, atque extera regna reposcunt ;
Hoc genus humanum supplice voce rogat.
Hoc successorem Petri decet, hoc decet illum
Qui gerit in terris jura vicemque dei.²⁷*

Dés le début de sa papauté, Léon X se voit convié à exercer une fonction politique, ce qui constitue déjà un élargissement de son champ d'activité. Rédigée presque trois ans avant la rencontre à Bologne du pape Médicis et du nouveau roi de France, cette silve porte

²⁶ G. Flaminio, *Silvarum libri II* : « Il faut que tu réprimes cette rage perverse de l'épée, / pour inspirer dans les peuples un amour de la paix. / Si tu faisais cela, il n'y a rien que les mortels puissent / appeler plus grand ni plus utile. / Non moindre sera l'éloge qui accueillira des initiatives aussi sublimes, / et ta renommée ne sera pas moins glorieuse. / C'est ainsi que tu pourras vaincre tous les peuples du monde, / et conquérir toutes les terres, sans limite ».

²⁷ G. Flaminio, *Silvarum libri II* : « Brise tous les obstacles, d'un haut cœur attaque les superbes, / et casse, domine les Gètes farouches. / C'est bien cela que demandent les peuples d'Italie, / c'est bien cela que toute la race humaine, d'une voix suppliante, te prie. / Un tel geste convient au successeur de Saint Pierre ; il convient à celui / qui fait exécuter sur la terre les lois de Dieu en son nom ».

l’empreinte d’une délibération continue sur les allégeances politiques du Vatican, à une époque où les principales monarchies de l’Europe sont représentés par des souverains jeunes, dynamiques et ambitieux. Flaminio déclare que le pape pourra compter sur le soutien infailible de tous les peuples de l’occident, une fois qu’il aura établi la paix en Europe²⁸.

²⁸ G. Flaminio, *Silvarum libri II* : « *Tu modo concordēs populos in foedera iunge : / Redde tuis animos ad pia bella pares* », « Tu dois seulement contracter une alliance entre des peuples alliés, / rendre aux tiens une âme disposée aux guerres pieuses ».

BIBLIOGRAPHIE

- CUCCOLI, E. *Marcantonio Flaminio. Studio con documenti inediti*, Bologne, Zanichelli, 1897.
- FLAMINIO, G. *Epistolae familiares*, Bologne, ex. typ. S. Thomae Aquinatis, 1744.
- FLAMINIO, G. *Silvarum libri II, eiusdem Epigrammatum libri III*, Bologne, 1515.
- MADDISON, C. *Marcantonio Flaminio. Poet, Humanist and Reformer*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1965.
- O'MALLEY, J. *Praise and Blame in Renaissance Rome. Rhetoric, Doctrine and Reform in the Sacred Orators of the Papal Court, c. 1450-1521*, Durham, North Carolina, Duke U.P., 1979.
- RODOCANACHI, E. *Le pontificat de Léon X, 1513-1521*, Paris, Librairie Hachette, 1931.